

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin »

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

Les détails sur l'époque et sur le fondateur de la commanderie de Saint-Jean de Strasbourg sont généralement ignorés. Quelques phrases sommaires dans les chroniques ont été longtemps les seuls renseignements qu'on eût à cet égard. On ne se doutait pas que ces notices ne sont que le maigre et pâle résumé d'une histoire, pleine d'un intérêt et d'un charme tout particuliers. Des documents manuscrits, dont plusieurs étaient destinés à rester secrets pour les habitants mêmes de la commanderie, nous permettent aujourd'hui de lever le voile, de refaire la biographie du fondateur et de rappeler à quelles influences étranges, en partie peu orthodoxes, un des établissements dont l'Église catholique de Strasbourg s'est le plus honorée, a dû sa première origine.

I.

Il y a cinq cents ans que parmi les principales familles de Strasbourg celle des Merswin occupait un des premiers rangs. Vers le milieu du quatorzième siècle les uns de ses membres se distinguent dans des carrières civiles, pendant que d'autres remplissent des charges dans l'Église ou jouissent de prébendes canoniales. Jean Merswin était burgrave, ce qui veut dire qu'il avait la garde du palais de l'évêque en même temps qu'il exerçait une juridiction sur les tribus des artisans ; Rulmann était un des plus riches négociants et banquiers de la ville ; un autre du même nom était prieur du couvent de St-Arbogast.

Conrad était à la fois chanoine de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Jeune. C'est Rulmann Merswin, le banquier, qui a fondé la maison de Saint-Jean ; c'est lui dont nous allons raconter l'histoire. Nous la puiserons soit dans des chartes et dans des bulles, soit dans les manuscrits autographes de Rulmann lui-même et d'un ami mystérieux sans lequel il n'a accompli aucun de ses actes. Malgré le caractère authentique de ces sources, il arrivera parfois que notre récit aura plutôt l'air d'une légende merveilleuse que d'une histoire véritable ; ce sera un mélange singulier de faits réels et de visions fantastiques.

Mais ces éléments mythiques ne sont à dédaigner ni par l'historien ni par le psychologue ; ils sont tour à tour l'expression d'un état intérieur, maladif sans doute, mais fort intéressant, ou des symboles pleins de poésie destinés à donner, sous une forme mystérieuse, des conseils et des instructions sur les choses les plus diverses. Sans ce rapport, Rulmann Merswin est une des figures les plus curieuses dans le grand tableau des tendances et des mouvements religieux de son époque.

Il naquit [sic] vers 1307 ; après avoir reçu toute l'instruction à laquelle un laïque pouvait alors prétendre ; des voyages lui fournirent l'occasion de connaître le monde et l'Église de son temps. Il se voua au commerce ; sa probité lui attira l'estime générale, tandis qu'il animait un cercle d'amis plus intimes par la facile gaieté de son caractère. Après avoir perdu sa première femme, jeune et belle, comme il le dit lui-même, il se remaria avec Gertrude, fille du chevalier de Bietenheim qui fut peut-être ce Hesso de Bietenheim, mentionné dans une charte de 1329. A l'âge de quarante ans, un grand changement s'opéra dans son esprit. Frappé des désordres dans l'Église et dans l'État, affligé des vices et des misères qu'il voyait régner partout, il prit le monde en aversion et se tourna vers Dieu. Mais ne sachant concilier ses désirs pieux avec ses devoirs dans la société, il se laissa entraîner par le courant mystique qui emportait alors tant d'âmes sincères ; les prédications de l'éloquent dominicain Jean Tauler eurent une grande part dans la direction nouvelle qu'il prit dès lors. Comme il n'avait pas d'enfants, il proposa à sa femme de renoncer aux affaires et de vivre tous les deux uniquement pour Dieu ; elle y consentit. Cette résolution fut prise dans les premiers jours de septembre 1547 ; cependant elle ne fut pas exécutée sans luttes. Riche et estimé de ses concitoyens, Merswin avait aimé le monde et ses joies ; il lui en coûta de s'en séparer, mais une rupture absolue lui paraissait indispensable pour lui procurer la paix dans le commerce incessant et personnel avec Dieu. Ses combats intérieurs se

prolongèrent pendant dix semaines ; sa santé en souffrait, son imagination agitée et tourmentée cherchait en vain le repos, lorsque vers la Saint-Martin il lui semble pour la première fois que Dieu se mettait directement en rapport avec lui. Un soir il se promenait dans son jardin, s'abandonnant à ses rêveries, se représentant l'instabilité des choses de ce monde, la triste fin des plaisirs presque toujours suivis d'amertumes, les déceptions et les dégoûts, compagnons inséparables de toute joie ; il songeait à la grâce de Dieu, à la passion et à la mort de Jésus-Christ, et se souvenait du peu d'amour qu'il avait eu pour ce Dieu et de la manière frivole dont il avait perdu son temps. Au milieu de ces méditations, qui éveillaient en son âme un vif repentir, il leva les yeux au ciel, invoqua la miséricorde divine, et renouvela la promesse de tout sacrifier pour s'employer tout entier au service de Dieu. Tout-à-coup il se crut entouré d'une lumière éclatante ; il lui sembla qu'une main invisible l'élevait au-dessus du sol et le portait dans l'air tout autour de son jardin ; il entendit de douces voix chantant les louanges du Seigneur. L'extase finie, il se retrouva sur ses pieds à la même place où elle avait commencé ; des larmes involontaires coulaient de ses yeux, c'étaient des larmes de joie, provoquées par ce que Merswin appelait la première grâce que Dieu venait de lui faire.

Pour achever de dompter les désirs de la chair, il s'imposa les plus durs exercices ascétiques ; ils minèrent les forces d'un corps déjà affaibli par les luttes intérieures et par la prépondérance d'une imagination malade portée aux visions et aux extases. A cette époque il prit pour confesseur le prédicateur Tauler, qui lui commanda d'interrompre pendant quelque temps les macérations nuisibles à sa santé. Cependant il ne tarda pas à en reprendre le cours ; sa nature lui paraissait trop rebelle aux exigences de sa piété. Il passa toute l'année 1348 alternativement dans des tentations cruelles et dans des joies mystiques, il vint au point de supporter les tentations comme des épreuves venues de Dieu, ou plutôt de les considérer comme des grâces « passives. » C'était là une doctrine particulière à la théorie mystique professée par ceux qui se qualifiaient d'*Amis de Dieu*. Conformément à ce principe étrange, il ne fallait plus résister aux tentations, il fallait les accepter, les désirer même ; on était oublié de Dieu si on se trouvait soit sans tentation soit sans joie spirituelle extraordinaire. La paix, le calme intérieur, le repos de l'âme en Dieu, ce n'était pas là ce que recherchaient ces esprits exaltés ; il leur fallait une agitation continue, Dieu ne se révélait pour eux que par des effets impétueux et violents, dans les tempêtes qui bouleversent les sens ou dans les jubilations extatiques. Aussi Merswin se complut-il désormais dans cette alternative « de tentations et de lumières merveilleuses et surnaturelles » ; il l'appelait « le doux jeu de l'amour divin. »

Dans cette première année de la vie mystique de Merswin, le monde lui devint si odieux qu'il eut plusieurs fois l'idée de tout abandonner, femme et biens, et de se retirer dans la solitude au milieu des bois. Il fit une maladie dans laquelle il eut des visions bizarres et dont, comme il le crut, il ne fut guéri que par un miracle. Ayant renoncé au projet de se faire solitaire, il se lia avec plusieurs personnages renommés alors pour leur piété, avec le prêtre souabe Henri de Saerdingen, ami de Tauler, et avec la nonne bavaroise Marguerite Ebner qui s'est rendue célèbre par ses visions ;

Merswin, pour lui témoigner son admiration, lui envoya un scapulaire et du drap blanc pour une robe. En 1349 et en 1350 il continua sa vie mêlée de tentations et de joies. Pendant ce temps, ce fut surtout la tentation du doute qui lui causa des peines. Frappé de trouver dans l'Écriture Sainte des contradictions, il sentit sa foi chanceler et fut sur le point de ne plus croire à rien du tout. Au lieu de se méfier de son état spirituel, il se méfia de la Bible. Désespéré de cette incertitude, il alla, le jour de l'Assomption de la Vierge, dans une église pour entendre un prédicateur. Ayant mis son chapeau devant les yeux pour prier, il s'imagina être ravi en extase ; comme le dogme de la Trinité surtout lui paraissait incompatible avec sa raison, il eut une vision qui dut le guérir de ce doute ; il crut voir une grande pierre sur laquelle étaient sculptées trois figures humaines ; au-dessus de l'une était écrit : Père, au-dessus de l'autre : Fils, au-dessus de la troisième, de la bouche de laquelle sortait une colombe : Saint-Esprit. Une voix lui dit : Maintenant que tu as vu trois figures sur une même pierre, et qu'il n'y a qu'une pierre quoiqu'il y ait trois figures, tu dois comprendre que la seule et même nature divine peut se présenter comme trois personnes différentes et pourtant *unes* dans leur essence.

Après cette vision, Merswin revint à lui-même ; il dit naïvement que désormais sa foi fut assez solide pour qu'il ne doutât plus de rien. On voit que pour vaincre ses scrupules il ne lui fallut pas grand'chose ; on voit en même temps combien à cette époque on était porté à saisir les dogmes métaphysiques au moyen des sens, en s'en faisant des images matérielles ; des sculptures et des peintures du temps le prouvent de reste ; Merswin appelle cela, comprendre les vérités divines par l'illumination d'une lumière surnaturelle du Saint-Esprit. La tentation de l'incrédulité étant si facilement surmontée, Merswin n'en était pourtant pas quitte des autres, mais il continuait de les accepter comme des grâces ; seulement il jura à Dieu de ne jamais commettre de péché mortel.

En 1350 il aurait voulu aller en pèlerinage à Rome pour assister au grand jubilé ; mais étant trop affaibli par ses macérations, son confesseur ne le lui permit point. Il lui défendit aussi de porter la chemise de poil et la ceinture hérissée de clous, de se flageller, de se coucher en croix. La quatrième année enfin, en 1351, Dieu trouva bon de faire cesser les grâces passives des tentations ; Merswin sentit sa foi, sa confiance, son amour fortifiés, et jouit d'une paix meilleure que le trouble qui jusque-là avait fait son tourment et sa joie. A de certains intervalles il se passait en lui comme une fête spirituelle, un entretien plus familier avec Dieu ; mais quand ce bonheur cessait, il ne désespérait plus, il louait Dieu, sûr, se disait-il, de lui appartenir à tout jamais. Plein de cette assurance, et prêt souffrir le martyre, il eût désiré se rendre parmi les païens pour leur prêcher la foi ; ce projet fut à son tour abandonné. Il lui était resté pourtant « une tache ; » il regardait les pécheurs avec une pitié qui lui parut être de l'orgueil. Voici comment il s'en corrigea : Un jour un ami lui ayant fait voir une maison délabrée entourée de boues, mais du reste bien située, lui demanda s'il n'y avait pas moyen d'en tirer encore un bon parti ; il l'affirma et reconnut aussitôt que cette maison était le symbole du pécheur, et qu'il ne fallait pas regarder à l'accident du péché, mais à l'être réel de l'âme qui peut être rétabli dans sa pureté ; que par conséquent il faut aimer les hommes malgré leur

misère morale, et se dévouer à leur conversion pour en faire des maisons où habite le Saint-Esprit.

Merswin assure que pendant ces quatre années il ne s'était entretenu avec personne sur sa vie intérieure, si ce n'est avec Tauler son confesseur. Tauler était en relation avec un personnage, sur l'histoire duquel planent encore des ombres mystérieuses ; c'était le laïque Nicolas de Bâle, le chef de l'association secrète des Amis de Dieu, résidant alors à Bâle et plus tard sur une montagne du Alpes. Ce fut sans doute par Tauler que Nicolas fut rendu attentif à Rulmann Merswin ; vers 1351 il vint le voir à Strasbourg ; il ne tarda pas à gagner sur lui le prestige qu'il exerçait sur tous ceux qui étaient en rapport avec lui. Merswin lui confia tous les détails de sa vie et finit par faire comme Tauler et d'autres, il se soumit tout entier à son influence, le prenant pour son directeur « à la place de Dieu. » Depuis ce moment Merswin abdiqua sa volonté entre les mains de son ami secret ; il ne fit plus rien sans son consentement.

II

Dès 1351, Nicolas de Bâle¹ engagea Merswin à écrire des traités pour le bien de la chrétienté. Merswin, laïque et dépourvu de connaissances théologiques, hésita longtemps à suivre ce conseil ; mais Nicolas pensait que des livres en langue vulgaire seraient très-utiles au peuple, quand même les auteurs en seraient des laïques ; si les prêtres, disait-il, veulent en empêcher la lecture, on ne doit pas leur obéir ; des livres inspirés du Saint-Esprit sont bons, quelle que soit la main qui les a rédigés ; les prêtres ne peuvent s'y opposer que par cupidité ou par ambition. Merswin se rendit à ces observations et entreprit d'écrire un livre. Il se proposa de faire un tableau des vices des hommes de toutes les conditions, et du triste sort qui en est la suite, en y opposant la peinture de la félicité dont jouissent ceux qui s'attachent à Dieu. L'ouvrage, intitulé : *Le Livre des neuf rochers*, a été longtemps attribué faussement au dominicain souabe Henri Suso². Il est en forme de dialogue entre l'acteur et la vérité éternelle, et développe d'une manière en général assez monotone et avec beaucoup de redites, des allégories dont plusieurs cependant ne manquent ni d'éclat ni de poésie. Merswin débute en racontant que dans l'Avent de 1351 il eut une vision, dans laquelle la vérité, c'est-à-dire Jésus-Christ, lui annonça qu'il allait lui dévoiler la corruption de la chrétienté et

¹ [L'hypothèse selon laquelle Nicolas de Bâle aurait été l'Ami de Dieu de l'Oberland à qui Rulman Merswin avait confié sa vocation en Dieu fut rapidement abandonnée par Charles Schmidt lui-même. Il faut donc partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland dont l'identité, à ce jour, reste énigmatique. *N. de l'É.*]

² Ce livre se trouve dans toutes les éditions et traductions de Suso. Merswin ne s'étant pas nommé comme auteur, on comprend aisément que l'ouvrage ait pu être attribué à un prêtre, célèbre alors par ses écrits mystiques, plutôt qu'à un laïque peu connu en dehors de sa ville natale. L'analyse que nous donnons du livre est faite d'après un des manuscrits conservés à la bibliothèque de Strasbourg, et plus complets que la version imprimée ; le texte original mériterait bien d'être publié. [Charles Schmidt le publiera finalement en 1859, à Leipzig. *Note de l'É.*]

les dangers de l'Église, en lui ordonnant d'écrire tout ce qu'il verrait paraître devant son regard spirituel. Merswin supplia le Seigneur de lui épargner la douleur de parler des vices et des misères des hommes ; car, dit-il, à quoi cela leur servira-t-il ? Ils ont des livres et des docteurs en grand nombre et néanmoins chaque parole qu'on leur dit est emportée par le vent, nul ne s'en soucie. Mais le Christ le menace de sa colère s'il refuse d'obéir ; saisi de terreur, il se soumet. Alors lui apparaissent des tableaux qui l'effrayent de plus en plus. Il voit d'abord une haute montagne, au sommet de laquelle il y a un lac d'une eau limpide et parfaitement transparente ; ce lac est habité par des poissons nombreux. Un ruisseau qui en sort se précipite en cascades sur les rochers, qui garnissent le flanc de la montagne. Les poissons suivent le torrent et tombent, de rocher en rocher, jusque dans la vallée où les eaux les entraînent vers la mer ; au bord se trouvent des hommes munis de filets, de sorte qu'un petit nombre seulement des poissons parviennent à l'Océan. Arrivés là, ils veulent revenir au fleuve pour le remonter jusqu'au lac où est leur origine ; mais beaucoup se perdent dans l'immensité de la mer, d'autres sont pris par ceux qui les guettent au passage ; d'autres encore, qui triomphent de la difficulté de remonter le courant, retombent dans la vallée d'où ils ne reviennent plus ; bien peu seulement ont assez de vigueur pour s'élancer de rocher en rocher et pour rentrer au lac tranquille d'où ils étaient sortis. Le sens de cette allégorie est assez clair pour n'avoir pas besoin d'une interprétation ; celle-ci se trouve du reste dans la vision qui suivit cette première et dont il sera parlé plus bas.

Affligé du spectacle qu'il vient de voir, Merswin offre sa vie en expiation à Dieu, pour qu'il prenne pitié des hommes et que la chrétienté se convertisse. Jésus-Christ lui répond : Que servirait ton sacrifice, quand moi-même j'ai souffert une mort sanglante, sans que les hommes aient voulu s'en approprier le fruit ? Peu s'en faut que tous ne m'aient oublié ; s'ils se souviennent de moi, ce n'est que pour me blasphémer. Là-dessus il fait passer devant les yeux de Merswin tous les membres de l'Église, depuis son chef jusqu'aux habitants des campagnes. Il censure l'ambition des papes, l'orgueil des cardinaux, la vie mondaine des évêques, les mœurs dépravées des moines et des nonnes, l'insouciance et la vanité des docteurs ; il s'élève contre les empereurs et les rois qui ont oublié Dieu ; contre la tyrannie des nobles, contre la légèreté et l'avarice des bourgeois des villes, contre la rudesse des paysans ; sa peinture de l'impudicité des femmes achève le tableau d'une corruption tellement profonde que, si Dieu voulait punir le monde, il ne pourrait faire autre chose que l'exterminer.

Après cela Merswin aperçut une montagne d'une hauteur extraordinaire ; elle se composait de neuf rochers s'élevant en gradins les uns derrière les autres, et habitée par les membres de la chrétienté. Cette vision rappelle le poème du Dante ; dégagée des répétitions qui en entravent le récit, elle témoigne d'une imagination brillante et riche, à laquelle il ne manquait que des études et du goût pour produire une œuvre plus accomplie. Le Christ saisit Merswin par la main et le transporte sur la plus basse des neuf roches, assez haute déjà pour que le regard pût embrasser toute l'étendue du globe. Il vit un énorme réseau couvrant la terre et d'où ne surgissait que la montagne. Une multitude d'hommes se mouvaient sous le réseau ;

c'étaient ceux qui avaient commis des péchés mortels ; d'autres, d'un aspect livide, comme s'ils avaient été longtemps ensevelis, passaient leurs têtes à travers les mailles, et parvenaient à gravir la première roche ; c'étaient ceux que le repentir avait délivrés du pouvoir des démons, mais qui étaient encore tièdes, se bornant à ne pas commettre de grands crimes. Pour cette raison ils retombent souvent dans le réseau fatal, séduits par Satan qui, semblable à un monstre horrible, serait assez fort pour tirer après lui le monde entier attaché à sa chaîne, si quelques saints hommes n'étaient là pour l'en empêcher. Plusieurs de ceux qui atteignent le premier rocher parviennent aussi au second, où ils sont entourés déjà de tant de clarté, que Merswin peut à peine en supporter la vue ; ce sont les hommes qui domptent leur chair et qui se détournent du monde, mais qui n'ont pas encore complètement renoncé à l'amour du moi. C'est ainsi qu'il y a une ascension progressive de roche en roche, à travers une longue série de purifications ; sur chaque roche l'homme dépose une erreur ou un vice ; elles deviennent de plus en plus hautes et difficiles à aborder, mais aussi de plus en plus splendides, l'éclat de la lumière augmente en même temps que le nombre des habitants diminue ; il y en a bien peu qui aient assez de force pour résister jusqu'au bout aux tentations du démon, qui ne cesse de leur tendre ses pièges. Le neuvième rocher enfin est d'une hauteur si prodigieuse, que de son sommet il touche le ciel ; il est plus vaste et plus magnifique que tous les autres ensemble ; c'est ici qu'est la porte qui conduit à l'origine d'où sont émanées toutes les créatures du ciel et de la terre. Les habitants de ce plateau resplendissent comme les anges ; la grâce dont Dieu les orne est si grande, qu'elle rayonne autour d'eux sans qu'ils le sachent, et leur renoncement est si parfait, qu'ils ne désirent pas même le savoir. Leur nombre est petit, mais ils sont les piliers sur lesquels repose la chrétienté ; s'ils n'étaient pas, Dieu permettrait à Satan d'entraîner le monde dans son réseau. Ils entrevoient l'origine éternelle, et cette contemplation les remplit de tant de lumière et de joie, qu'ils ne connaissent plus ni le temps ni les espaces.

Du faite de ce rocher, il est permis à Merswin de jeter un regard dans le fond même de l'origine, c'est-à-dire dans l'Être absolu, infini, ineffable de la Divinité ; ce regard ne dure qu'un moment, après quoi le Christ lui fit envisager une dernière fois les neuf degrés et le réseau étendu à leur base. Il y vit deux hommes, dont l'un était beau et brillant comme un ange, l'autre noir et semblable à Satan. Celui-ci avait aussi habité la neuvième roche, mais ayant voulu être quelque chose par lui-même, il fut précipité dans l'abîme où, dans son orgueil, il se fit le père des erreurs et des hérésies. L'autre, après avoir joui de l'aspect de l'Origine, fut rempli de tant d'amour et de compassion pour ses frères, qu'il descendit volontairement sous le réseau, afin de sauver les pécheurs et de les ramener à Dieu. Dans les premiers temps de l'Église de pareils hommes n'étaient pas rares, tandis que plus tard ils se sont de plus en plus perdus dans la foule impie. Merswin prie de nouveau que Dieu prenne pitié des hommes ; mais il reçoit toujours la même réponse : pourquoi aurais-je pitié d'eux ? Je les ai avertis par les fléaux de la peste, de la famine et de la guerre, et ils ont refusé de m'entendre ; le temps de ma vengeance est venu. En prononçant ces désolantes paroles, le Christ se retire, la vision cesse, et Merswin est laissé en proie à une anxiété profonde.

Ce livre était destiné à réveiller la chrétienté de son sommeil spirituel, en lui dépeignant son état et les dangers dont la menaçait la Justice divine. Cependant, par une contradiction bizarre, Merswin le tint caché aussi longtemps qu'il vécut. Il en fut de même d'un autre ouvrage qu'il écrivit peu de temps après. En 1353 Nicolas de Bâle, qui dans sa jeunesse avait été négociant comme Merswin et qui comme lui avait aimé le monde, lui remit le récit de sa propre conversion en l'invitant à écrire ce qui s'était passé en lui pendant les quatre années de ses luttes spirituelles. Merswin le refusa jusqu'à ce que Nicolas lui commandât d'obéir en lui rappelant sa promesse d'abdiquer sa volonté. C'est de ce livre, dont le manuscrit autographe existe encore, que nous avons extrait les données sur la conversion et sur le commencement de la vie mystique de Merswin. Sur l'ordre de Nicolas, il en fit deux copies, dont Nicolas emporta l'une en Suisse ; l'autre, Merswin la scella de son sceau et la déposa dans un coffret, pour que personne ne la trouvât pendant sa vie.

III.

Nicolas de Bâle qui, tout visionnaire qu'il était, demandait à ses disciples de ne pas se vouer à une contemplation oisive, mais de se consacrer au salut des hommes, avait aussi engagé Merswin à s'occuper d'œuvres pieuses. Bientôt notre ancien négociant se distingua parmi ses compatriotes par son zèle charitable. Pendant une série d'années, il fut l'un des administrateurs de l'hospice que Phina, sœur du chevalier strasbourgeois Jean de Kalbesgasse avait fondé en 1311. Encore au commencement du seizième siècle il y avait à Strasbourg un béguinage qui portait le nom de Merswin ; il est très vraisemblable que Rulmann a participé à la fondation de cette maison de retraite pour des femmes qui, sans embrasser la vie monastique, désiraient ne plus vivre dans le monde. On a des données plus positives sur un établissement plus considérable, auquel il a attaché son nom ; c'est la maison et l'église qu'il donna aux Johannites. Les rêves et les visions vont jouer un grand rôle dans l'histoire de l'origine de cette commanderie.

Dans la nuit de Saint-Denis 1365, le 9 octobre, Merswin eut un songe où une apparition céleste lui commanda de consacrer une maison à Dieu. Dix jours après, Nicolas de Bâle vint à Strasbourg et lui raconta que dans la même nuit il avait eu le même songe. Cependant ils hésitèrent à exécuter l'ordre, pensant que ce n'était peut-être qu'une illusion ; car, disaient-ils, pourquoi bâtir un nouveau couvent ? S'il y avait assez de gens pieux pour les peupler, on trouverait assez de beaux monastères dans le monde ; il serait plus utile, selon eux, d'employer au soulagement des pauvres l'argent qu'on dépenserait à bâtir un cloître. Ces réflexions étaient fort raisonnables, mais après un nouveau songe ils crurent devoir y renoncer. Dans la nuit de Noël, ils rêvent que Dieu leur rappelle l'ordre du 9 octobre, et pour que cette fois-ci ils ne doutent plus de l'authenticité, ils sont frappés d'un malaise physique qui doit durer jusqu'à ce qu'ils se décident à l'exécution. Les faiblesses dont ils souffrent leur prouvent qu'ils avaient bien réellement entendu la volonté de la Trinité, et que leurs songes étaient de véritables

inspirations du Saint-Esprit. Nicolas revint alors plusieurs fois à Strasbourg pour conférer avec Merswin sur les moyens d'accomplir les prétendus ordres du ciel. Avant tout, ils cherchèrent un emplacement éloigné du bruit de la ville ; comme il leur avait été simplement commandé de consacrer une maison à Dieu, et qu'ils tenaient à ne pas ajouter un nouveau couvent à ceux que Strasbourg possédait déjà, ils s'imaginèrent qu'il suffisait de fonder un établissement où il y aurait un culte, mais qui pût servir en même temps de retraite à des laïques ou à des prêtres qui voulaient vivre loin du monde.

Il y avait alors dans une île formée par les bras de l'Ill, en-dehors des murs d'enceinte, une église et un petit couvent à peu près abandonnés, bâtis deux siècles auparavant par Werner de Hunebourg, maréchal de l'évêché³. Cet homme, violent et guerroyeur, d'une famille puissante qui possédait des châteaux et des domaines dans les Vosges et en Suisse, avait été l'ennemi des Strasbourgeois et leur avait fait beaucoup de mal. Mais Dieu le convertit, comme dit la chronique de la maison de Saint-Jean, et changea le loup ravisseur en un doux agneau. En 1150 il bâtit un couvent et une église sous l'invocation de la Trinité ; le magistrat, avec lequel il s'était réconcilié, lui avait cédé à cet effet un terrain qui s'étendait, depuis le couvent de Sainte-Marguerite jusqu'à l'Ill ; c'était un emplacement inculte, couvert de broussailles et de saules, de là son ancien nom d'Île-verte, *Grüne-Warth*. L'église, consacrée un vendredi après Pâques, et le couvent furent donnés aux chanoines réguliers de Saint Augustin qui y placèrent quelques frères du monastère de Saint Arbogast. Werner de Hunebourg mourut en 1166 ; il fut enterré dans l'église de la Trinité, où on lui érigea un beau monument en pierre, qui dura jusqu'au temps de Merswin⁴.

Vers le milieu du treizième siècle un légat du pape envoyé en Allemagne, probablement Hugues de St-Cher, cardinal de Ste-Sabine, qui passa quelque temps à Strasbourg, assigna aux chanoines augustins l'église paroissiale de St-Pierre-le-Vieux avec ses revenus ; il accorda en outre des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église de la Trinité, annuellement le vendredi après l'anniversaire de la consécration. En 1251, l'évêque Henri de Strasbourg assura, à son tour, cent jours d'indulgence à ceux qui visiteraient ladite église lors de la fête de la consécration même. Cependant les Augustins finirent par se relâcher de leur zèle pour le petit sanctuaire ; ils en dilapidèrent le revenu, fort modique du reste, de sorte que la maison s'appauvrit et tomba en décadence. L'évêque de Strasbourg leur enleva la

³ Selon SCHCEFFLIN, *Als. Ill.*, II, 622, les Hunebourg n'auraient dû le titre de maréchal de l'évêché qu'à Conrad de Hunebourg, évêque de Strasbourg de 1190 à 1202. C'est évidemment une erreur ; dans l'*Als. dipl.*, I, 243, Schœfflin donne lui-même une charte de 1154, dans laquelle *Wernberus marescalcus* figure parmi les témoins. Schœfflin dit aussi que l'épithète de Werner, rapportée par Schilter dans ses additions à Königshofen, p. 1121, ne saurait être authentique ; c'est très-vrai, elle n'est pas contemporaine ; mais la date qu'elle assigne à la première fondation de l'église de la Trinité est néanmoins plus exacte que l'année 1227 indiquée par Königshofen, p. 279. Tout cela ressort du Mémorial du *Grüne-Warth*.

⁴ La description détaillée de ce monument se trouve dans le susdit Mémorial.

paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux et incorpora à la cathédrale la chapelle de Sainte-Catherine qu'ils avaient également desservie ; en même temps il unit l'église et le couvent de la Trinité aux Bénédictins d'Altorf. Urbain IV confirma cette mesure par une bulle rendue à Orviéto, le 15 mai 1264, et renouvelée l'année suivante par Clément IV, le 18 août. Les Bénédictins placèrent un des leurs dans la maison et l'engagèrent à la visiter deux fois par an. Un de ces moines, Ulric, homme simple et pieux, se fit une réputation par les miracles que lui attribuait la croyance populaire. On avait l'habitude de conduire dans l'église de la Trinité les gens que l'on croyait possédés du démon, dans l'espoir de les guérir par des invocations ; un jour entre autres on y présenta un de ces malheureux ; le prêtre chargé de l'exorcisme prononça en vain ses formules ; mais le moine Ulric, enfermé dans sa cellule, ayant dit des prières en faveur du malade, sans que quiconque le sût, le démon s'écria, selon la chronique : Tes conjurations, ô prêtre, ne servent à rien, c'est la prière du moine dans la cellule qui m'expulse ; et le possédé se trouva guéri. Ce privilège du couvent de la Trinité ne l'empêcha pas d'avoir sous les Bénédictins le même sort que sous les Augustins. Le dernier moine qui l'habita le laissa dépérir misérablement ; au lieu de faire son devoir, il réunissait chez lui des compagnons joyeux « comme dans une taverne ; » l'église, encombrée de tonneaux vides, finit par ressembler « à un hangar » et par tomber en ruines, c'est tout au plus aux grandes fêtes qu'on y disait encore une messe. C'est en cet état qu'elle se trouve quand Merswin songe à l'acquérir. Par acte du 17 août 1366, l'évêque Jean et l'abbé d'Altorf Frédéric, ne pouvant plus conserver les bâtiments de l'Île-verte, faute de fonds, accordent à Rulmann Merswin d'y placer des prêtres séculiers chargés d'y célébrer le service divin, pendant une période de douze ans, à la condition pour lui de maintenir l'établissement en bon état à ses frais. Pour l'administration Merswin s'adjoignit le chevalier Henri Wetzell et Jean Merswin, le burgrave. Les prêtres séculiers fonctionnèrent pour la première fois à la Trinité, le 1^e octobre suivant. Merswin désirait devenir propriétaire de la maison ; mais les Bénédictins d'Altorf hésitaient à l'aliéner. Le 2 janvier 1367 il leur prêta 500 marcs d'argent, qu'il s'engagea à ne pas réclamer, à moins que le couvent d'Altorf voulût rentrer en possession de l'Île-verte ; par acte du même jour, les Bénédictins promirent de ne pas en demander la restitution avant cent ans révolus. Peu de temps après, cette quasi-vente fut convertie en une vente réelle ; les Bénédictins, du consentement de l'évêque cédèrent le *Grüne-Werth* à Rulmann Merswin en toute propriété, pour une somme de 510 marcs. Le 2 décembre 1368 Urbain V confirma à Merswin l'autorisation d'y établir quatre chapelains séculiers. Les autres habitants de la maison durent être des laïques ou des prêtres voulant fuir le monde et s'engageant à vivre à leurs propres frais.

Dès 1367 Merswin avait commencé les travaux de restauration de l'église de la Trinité ; il en fit réparer la toiture, il éleva un cloître en pierre, remit les autels en bon état, et construisit une chapelle en l'honneur des onze mille vierges, qui fut consacrée dès le 25 novembre 1367. Il s'empessa d'informer de tous ces faits son secret ami dans l'Oberland ; le 20 janvier 1369 celui-ci écrivit aux prêtres séculiers du *Grüne-Werth*, les exhortant à une vie pieuse, à se donner un chef et à lui obéir

avec une entière soumission ; n'aspirez pas, leur dit-il, à de hautes grâces ni à des révélations surnaturelles ; Dieu ne les donne pas à tout le monde, car tout le monde n'est pas en état d'endurer les tentations et les souffrances dont Dieu les accompagne ; vous n'êtes pas encore assez éprouvés pour y résister ; ne recherchez qu'une vie humble, restez là où Dieu vous a placés, supportez-vous les uns les autres. Pour leur donner un modèle à suivre, il leur envoya le livre qu'il avait fait sur la conversion de Tauler, en les engageant à imiter la suprême abnégation du savant docteur⁵.

Voyant le *Grüne-Warth* fleurir par la libéralité de Merswin, différents ordres religieux firent des démarches pour l'obtenir ; les Augustins, les Bénédictins, les Dominicains, les chevaliers de Saint-Jean adressèrent successivement des demandes au propriétaire. Mais celui-ci n'avait de sympathies pour aucun de ces ordres ; ils lui paraissaient dégénérés, éloignés de l'ancienne sévérité de leurs règles ; les Johannites, surtout, qui avaient déjà plusieurs belles maisons en Alsace, et qui s'étaient enrichis des dépouilles des Templiers supprimés, lui déplaisaient, il les trouvait trop livrés aux choses et aux plaisirs de monde. Mais ce fut précisément à cet ordre que Nicolas de Bâle lui conseilla de donner le *Grüne-Warth* ; je ne connais pas d'ordre, écrivit-il, ayant plus de franchises ; sans des raisons graves j'y serais entré moi-même ; c'est « un vénérable ordre laïque », ne se recrutant que parmi les gens d'honneur ; un homme qui se respecte n'a pas besoin d'avoir honte de s'y faire recevoir. Merswin se rendit à ses conseils ; il accorda la maison aux Johannites. Pour les formalités de la cession, le grand-prieur d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, vint lui-même à Strasbourg ; Merswin s'attacha intimement à cet homme, dont les vertus et la piété sincère lui acquirent aussi l'estime du chef des Amis de Dieu. Comme sur l'avis de ce dernier, Merswin mit à la cession du *Grüne-Warth* quelques conditions dont il va être parlé plus bas, on commença par les faire approuver par le grand-maître de l'ordre, Raymond Béranger. L'approbation, datée de Rhodes, 20 octobre 1370, et scellée de la bulle de plomb du grand-maître, étant arrivée, Conrad de Brunsberg remit, le 12 janvier 1371 et en présence des commandeurs de plusieurs maisons de l'ordre, à Rulmann Merswin un document par lequel il accepta les conditions auxquelles la maison, avec l'église, le jardin, les biens ruraux et une rente de 50 livres, était offerte aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les conditions étaient les suivantes : la maison aura trois administrateurs laïques, sans le consentement desquels le commandeur ne pourra ni acquérir ni aliéner quoi que ce soit ; c'est à eux qu'il rendra le compte annuel des recettes et des dépenses ; tout laïque, noble ou bourgeois, de même que tout prêtre séculier, pourra se retirer dans la maison, du consentement des administrateurs ; il sera admis d'abord pour un certain temps d'épreuve, à la seule condition d'assigner à la maison un revenu suffisant pour son entretien ; celui qui voudra passer dans la maison le reste de sa vie, s'engagera à se soumettre aux statuts de l'ordre ; personne ne sera

⁵ [Il s'agit du *Livre du maître de la sainte Écriture (des Meisters-buch)* que Charles Schmidt attribue ici à Nicolas de Bâle.]

admis s'il n'est âgé de vingt ans au moins ; aucun frère ne pourra être envoyé au-dehors sans le consentement des administrateurs ; l'ordre ne lèvera sur la maison aucun impôt pour aucune cause, elle ne donnera par an que six florins de « respons » ; si un commandeur enfreint ces articles, les administrateurs commenceront par lui faire des représentations amicales ; s'il ne les écoute pas, ils porteront plainte devant le commandeur de Dorlishheim, et si celui-ci refuse à son tour de leur faire droit, ils feront saisir les biens de la maison, nonobstant tout privilège quelconque, soit papal, soit impérial ; si une place d'administrateur devient vacante, les deux restants s'entendront pour y pourvoir ; en cas de divergence d'opinion, ils s'adjoindront le commandeur.

Conrad de Brunsberg jura de maintenir ces statuts, tous favorables à l'élément laïque dans la société chrétienne, et révélant par ce caractère l'influence de Nicolas de Bâle. Le même serment fut prêté par les commandeurs Frédéric de Zolren, de la maison de Villingen, Werner d'Eptingen, de celle de Bâle, Guillaume de Gresperg, de celle de Colmar, Jean de Grostein, de celle de Dorlishheim, Conrad de Soultzmatt, de celle de Soultz, Werner Schürer, de celle de Schlestadt. Merswin envoya une copie de l'acte à Nicolas de Bâle, qui la conserva dans les archives de sa retraite encore inconnue. Le Mémorial du *Grüne-Wærth* dit qu'approuvés par les Amis de Dieu, les statuts doivent être observés « avec bonne conscience » par les frères de l'ordre. Merswin et Nicolas recommandèrent en outre à ceux-ci de ne quitter la maison que pour des raisons graves, de ne pas permettre l'entrée à des femmes, de rester unis entre eux, de mener une vie tranquille et paisible. Ils avaient même demandé au grand-prieur d'interdire toute sortie aux habitants du *Grüne-Wærth* ; mais Conrad de Brunsberg n'avait pas osé établir une coutume, contraire aux statuts généraux de l'ordre. Tout ce qu'ils obtinrent, ce fut qu'aucun des prêtres de la maison ne pût être employé à des occupations au-dehors, rien ne devant les distraire de leurs fonctions sacrées ou de la contemplation des choses divines.

Tout étant ainsi prévu et réglé, Merswin et Conrad de Brunsberg se présentèrent, le 23 mars 1371, devant le juge épiscopal, où le fondateur fit formellement donation de sa propriété à l'ordre de Saint-Jean en la personne du grand-prieur d'Allemagne. Le 29 février 1372 elle fut confirmée par l'évêque Lambert, résidant alors à son château de Dachstein. Le premier commandeur fut Henri de Wolfach, homme doux et timide, mais savant en théologie et prédicateur estimé. Les trois premiers administrateurs furent le chevalier Henri Wetzels, le burgrave Jean Merswin et le fondateur lui-même. Ils jurèrent de veiller à la prospérité de la maison, d'aider loyalement le commandeur de leurs conseils, de ne communiquer à personne ce qui regarde les propriétés et les revenus, de surveiller le receveur et les autres employés, d'arranger à l'amiable les différends entre le commandeur et les frères ou les domestiques, et de faire en sorte que ces différends ne soient pas ébruités. L'ordre plaça d'abord au *Grüne-Wærth* trois prêtres ; l'un d'entre eux fut Jacques, qui antérieurement avait été à Soultz et dont Nicolas de Bâle, qui l'avait entendu prêcher en cette ville, approuvait beaucoup les sermons. Deux prêtres qui s'étaient présentés pour être reçus, se retirèrent après avoir pris

connaissance des règles de la maison qu'ils trouvèrent trop rigoureuses. En 1371 Nicolas de Bâle écrivit à Merswin qu'il connaissait en Suisse trois excellents prêtres de l'ordre, et qu'il les engagerait à venir à Strasbourg dès que leurs supérieurs le leur permettraient ; nous ignorons s'ils sont venus. Nous pouvons nommer encore comme un des premiers frères, Nicolas de Laufen qui, après avoir été commis chez un marchand de Strasbourg, s'était attaché à Merswin et était entré dans le sacerdoce⁶. Au printemps de 1371 ce jeune homme écrivit à Nicolas de Bâle, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, une longue lettre pour lui déclarer qu'il était disposé à se soumettre entièrement à sa volonté ; il est prêt, dit-il, à garder le bétail dans les champs s'il le demande, car par lui-même il ne sait que faire ; le monde est bouleversé, tout est obscur et incertain ; son âme est pleine d'angoisses, il ne se console qu'en espérant que le grand ami de Dieu lui permettra de se mettre sous sa direction ; le séjour du *Grüne-Warth*, depuis que les Johannites y sont, n'est pas aussi tranquille qu'il le désire ; les chevaliers ayant beaucoup d'indulgences, il vient trop de gens à leur église, de sorte que les trois prêtres de la maison ont trop de messe à dire pour trouver le temps de se recueillir en eux-mêmes ; il ajoute qu'il ne s'est pas encore fait recevoir dans l'ordre, parce que les chevaliers sur leurs grands chevaux, avec leurs habits courts et leurs longues épées, lui semblent avoir un air mondain qui l'effraie ; toutefois il passerait sur ce scrupule si on l'assurait qu'il ne serait jamais employé au-dehors. L'ami de Dieu lui répondit : « Vous êtes encore trop préoccupé des apparences extérieures, des choses contingentes ; il faut tout voir en Dieu ; c'est le seul moyen de tout trouver bon et d'avoir le calme de l'âme » ; il lui envoya, pour s'y conformer, les règles morales d'après les lettres de l'alphabet que jadis il avait données à Tauler, et ajouta qu'avant de s'engager dans l'ordre, il devait essayer pendant six mois et puis en écrire de nouveau aux Amis de Dieu. Il paraît que Nicolas de Laufen n'eut pas besoin d'un si long temps d'épreuve ; car bien avant les six mois, dès le 24 juin 1371, le jour même de la Saint-Jean, il fut reçu dans l'ordre. Il fut un des plus pieux et des plus instruits parmi les frères du *Grüne-Warth* ; pour Merswin il avait une vénération profonde ; il lui servait de secrétaire, en même temps qu'il tenait les registres de la maison et qu'il en recueillait et conservait les documents.

Merswin qui, depuis la mort de sa seconde femme, arrivée le 6 décembre 1371⁷, s'était retiré au *Grüne-Warth*, fit établir un beau jardin, avec des allées d'arbres, des fontaines, des canaux, un pavillon d'été, des cabinets de bain, pour que les frères pussent jouir de la nature, et du repos sans être obligés de sortir dans le monde. Peu d'années après, cette tranquille retraite, espèce de charmante oasis au

⁶ Il naquit le 19 mai 1339 ; le 24 juin 1359 il entra comme commis chez Henri Blanghart, « *unter der Tuchloube vor dem Münster* » ; il servit en cette qualité pendant sept ans. En octobre 1366 il s'attacha à Merswin et se voua au sacerdoce ; le 18 septembre 1367 il fut consacré prêtre ; il mourut le 3 avril 1402.

⁷ Le 26 avril 1372, Anne, sœur de la seconde femme de Merswin, et veuve de Jacques Mansz, déclare avoir reçu de Merswin tout ce que, selon la coutume de Strasbourg, elle avait à hériter de sa sœur.

milieu des broussailles de l'Île-verte, fut menacée de dangers graves. Dans une nuit du mois de janvier 1374 une subite crue de l'Ill fit écrouler une partie des fondations et du couvent même ; six frères furent couverts par les ruines ; après être restés deux heures sans secours, on les retrouva sains et saufs ; un seul, le commandeur de Soultz , en visite au *Grüne-Warth*, eut quelques contusions. De grandes provisions de blé furent entraînées par les eaux. L'année suivante, en septembre et octobre, les bandes d'Anglais conduites par Enguerrand de Coucy contre le duc d'Autriche, débouchèrent en Alsace par Saverne ; pour préserver la ville d'un pillage, le magistrat de Strasbourg fit démolir beaucoup de maisons sises en-dehors du mur d'enceinte, afin que les bandits ne pussent s'y retrancher. Les restes des bâtiments du *Grüne-Warth*, écroulés en 1374, devaient être brûlés, et déjà le magistrat les avait fait entourer de matières inflammables, lorsque les frères s'y opposèrent ; le magistrat « préférant encourir la disgrâce de l'ordre et les châtimens de l'Eglise, plutôt que de laisser la ville exposée aux brigands », persista dans ses intentions ; mais il y renonça, ayant appris que les Anglais avaient quitté la contrée. Dès lors la maison de Saint-Jean prospéra sous la sage direction de son commandeur Henri de Wolfach ; celui-ci prêchait avec beaucoup de zèle dans son église ; Nicolas de Bâle l'encourageait par ses lettres à ne craindre aucune difficulté : la prédication de la Parole de Dieu est une œuvre divine ; qu'il ne se laisse pas rebuter si ses efforts lui semblent rester sans fruit, Dieu ne manquera pas de les bénir. A Pâques 1377 la maison comptait six prêtres et deux clercs ; Nicolas de Bâle espérait que trois frères, qui vivaient près des Amis de Dieu dans l'Oberland, se décideraient à s'établir au *Grüne-Warth* et à lui céder leurs biens considérables ; il voulait qu'il y eût treize frères dans la maison ; un nombre plus élevé lui paraissait dangereux, pour des raisons qu'il n'indique pas. On ignore si à cette époque le nombre treize fut atteint ; en 1377 il mourut un frère ; d'autres, un prêtre de quarante ans et un diacre de dix-huit, s'en allèrent dans d'autres maisons ; les trois frères promis par Nicolas de Bâle ne vinrent pas à Strasbourg ; l'Ami de Dieu ne le permit pas, il les trouva trop orgueilleux pour les jeunes habitants du *Grüne-Warth*, ceux-ci étant encore trop inexpérimentés pour supporter patiemment des hommes qui ne savaient pas s'humilier. Nicolas de Laufen s'étant plaint au lointain et mystérieux directeur de la maison, d'être obligé de s'occuper beaucoup au-dehors à des affaires judiciaires, ce qui l'empêchait de se livrer à la contemplation, Nicolas de Bâle lui répondit qu'il en avertirait le commandeur, le *Grüne-Warth* n'étant pas fondé pour que ceux qui l'habitent soient distraits par des choses extérieures. Vers la même époque Merswin écrivit à l'Ami de Dieu que les jeunes frères désiraient recevoir de lui des instructions édifiantes ; pour satisfaire à ce désir, Nicolas leur envoya le récit de ses luttes intérieures et de sa vie mystique ainsi que de celle des quatre compagnons qui vivaient avec lui dans l'Oberland. Le manuscrit autographe de ce curieux document existe encore ; comme il était écrit très-rapidement et en dialecte suisse, Nicolas de Laufen fut chargé de le copier en le traduisant dans le dialecte strasbourgeois ; c'est cette traduction qui fut incorporée plus tard dans le Mémorial du *Grüne-Warth*.

La prospérité croissante de la maison ne fut pas sans danger pour la modestie de ceux qui l'habitaient. Leur petite église, promptement restaurée par Merswin, ne leur suffisait plus ; ils voulaient un édifice plus beau, surtout un nouveau chœur couvert d'une voûte en pierre. Ils en commencèrent la construction dès 1374 ; quand les murs furent élevés à quelques pieds au-dessus du sol, on s'aperçut que l'œuvre était entreprise sans le conseil du Saint-Esprit. Aussitôt on démolit ce qui avait été fait. Merswin y perdit 150 florins, ce qui le fâcha d'autant plus qu'il n'avait pas approuvé la construction ; mais les frères y avaient tenu « par esprit mondain ». Merswin déclara qu'il ne ferait plus rien pour l'édifice, à moins de connaître clairement la volonté divine. Peu de jours après, il dit que Dieu venait de lui inspirer un autre projet, consistant à se borner à l'agrandissement de l'ancien chœur. Les travaux sont à peine entrepris dans ce sens, que le commandeur change d'avis à son tour. Lui et Merswin, ne pouvant se mettre d'accord, communiquent leurs plans à Robert, messenger et confident de l'Ami de Dieu. De retour dans l'Oberland, Robert les expose à Nicolas : « Tu sais , dit celui-ci, que je n'entends rien à l'architecture ; quelle est ton opinion à toi ? » Robert approuve le projet du commandeur, qui voulait « retourner l'église », c'est-à-dire élever le chœur à l'extrémité opposée à celle où il s'était trouvé jusque là, et bâtir deux absides où l'on établirait des chapelles et une sacristie ; pendant l'été de 1377 on pourrait commencer les travaux pour approprier la nef à ce plan ; quant au chœur, on le ferait plus tard, en attendant on établirait un chœur provisoire pour les frères. Le chef des Amis de Dieu approuva ce projet et en conseilla l'exécution au commandeur. On se mit aussitôt à l'œuvre ; Nicolas de Bâle désirait que la constructions fussent hâtées pour que les frères eussent bientôt un chœur où la foule, qui se pressait dans leur église, ne vint plus troubler leur recueillement. Comme il manquait 300 florins pour les travaux, il engagea les jeunes habitants du *Griine-Warth* à travailler de leurs propres mains, en transportant les pierres et le bois ; en même temps il invita les trois prêtres riches qui étaient auprès de lui à avancer aux Johannites une certaine somme, s'engageant à la leur rendre lui-même dès qu'il aurait vendu ses grains; mais ils refusèrent de contribuer.

Cependant le plan des travaux dut être de nouveau modifié. L'Ami de Dieu, prévenu sans doute par Merswin, qui ne partageait pas l'opinion de Henri de Wolfach « de retourner l'église », trouva à son tour qu'elle « sentait l'orgueil caché » ; il conseilla de s'arrêter à un projet plus simple et moins coûteux ; pour appuyer ce conseil, il rappela au commandeur que le tremblement de terre de 1356 n'avait renversé que de grands monastères et des églises magnifiques, tandis qu'il avait épargné les édifices plus humbles, n'ayant au lieu de voûtes en pierre que des toitures en bois ; c'est une preuve, dit-il, que Dieu punit l'orgueil et ménage l'humilité ; en général, ajouta-t-il, il ne convient pas d'entreprendre une œuvre de ce genre sans une révélation surnaturelle et certaine ; c'est ainsi que l'hôpital, dont les frères du *Griine-Warth* avaient commencé la construction sur l'ordre du grand-prieur d'Allemagne, n'avait pas été achevé, parce que l'idée n'en était pas venue du Saint-Esprit.

Henri de Wolfach avait en outre le projet de destiner la chapelle des onze mille vierges, bâtie en 1367 par Rulmann Merswin, à une sacristie et d'en placer l'autel dans l'église même. Nicolas de Bâle ne fut pas de cet avis ; il proposa de démolir la chapelle pour la reconstruire non loin du portail, et de bâtir à sa place une nouvelle sacristie. Comme, quant au chœur, le commandeur ne put se décider que difficilement à renoncer à son plan, l'Ami de Dieu lui fit savoir que dans la nuit du 25 juillet 1377 il avait eu un songe relatif à l'église de la Trinité ; un ange, envoyé par celle-ci même, lui avait annoncé qu'elle s'opposait à ce qu'on bâtît le chœur à l'autre extrémité de l'édifice ; elle permettait d'agrandir l'église, de déplacer les autels, d'en changer même les noms, à l'exception du maître-autel qui devait conserver sa destination et être placé dans le nouveau chœur. L'ange avait dit à Nicolas que, pour preuve de la vérité de cette révélation, il trouverait à son réveil une tumeur près du cœur, laquelle durerait jusqu'à ce qu'il eût transmis à Merswin les ordres de la Trinité. Nicolas s'empressa de communiquer ce rêve aux Strasbourgeois, pour lesquels le nouveau plan, qui du reste n'était que le plan primitif de Merswin, avait l'avantage de coûter 400 florins de moins que celui du commandeur. L'Ami de Dieu eut aussi une vision relative aux autels à établir ; il rêva que Merswin le conduisit dans l'église du *Grüne-Warth*, qu'il y vit deux autels, sur l'un desquels se trouvaient des figures de vierges, vêtues de blanc, couronnées de roses, mais les habits tachés de sang ; sur l'autre il aperçut des hommes, en vêtements couleur de feu ; toutes ces figures étaient entourées d'une lumière éclatante et chantaient des hymnes de louange ; leur nombre s'accrut d'instant en instant, au point qu'elles finirent par remplir tous les espaces de l'église. A son réveil, Nicolas reconnut que les femmes signifiaient les onze mille vierges, et les hommes les saints martyrs, et qu'aux uns comme aux autres on devait consacrer des autels au *Grüne-Warth*.

C'est d'après ces conseils que l'église fut définitivement construite et disposée ; les nouveaux autels, ainsi que les nouvelles constructions, quoique inachevées, furent consacrés le 28 octobre 1378. L'argent ayant manqué, l'église était encore en 1380 sans badigeon, sans dallage, sans tribunes, « semblable à une grange » ; les Amis de Dieu de l'Oberland envoyèrent à Merswin 44 florins pour mettre enfin l'édifice en bon état. Dans cette même année, les frères furent menacés de voir leur bel établissement désorganisé par les architectes de la ville ; il était question de conduire le nouveau mur d'enceinte à travers leur jardin et un de leurs bâtiments ; cependant ce projet fut encore abandonné ; au contraire le *Grüne-Warth* reçut du magistrat un vaste terrain, en échange de quelques maisons situées près du couvent de Sainte-Marguerite et d'une somme de 40 livres.

Le grand schisme, qui depuis 1378 divisait la chrétienté, jeta aussi le trouble dans la paisible maison du *Grüne-Warth*. Les frères, il est vrai, ne se divisèrent pas en deux camps, l'un pour Rome, l'autre pour Avignon ; ce qui les tourmenta, ce fut l'incertitude de savoir lequel des deux papes était le vrai. Dès 1379 Conrad de Brunsberg et le commandeur de Strasbourg, Henri de Wolfach, effrayés de la division de l'Église et inquiets sur la position qu'ils devaient prendre, firent écrire

par Merswin à l'Ami de Dieu, dont ils ne connaissaient ni le nom ni la demeure ; ils désiraient quitter la vie active et se retirer auprès du mystérieux personnage, auquel ils avaient soumis toute leur volonté. Nicolas de Bâle, qui pendant le schisme se conduisit avec une prudence extrême, jusqu'à ce qu'il crût le moment venu d'agir ne consentit pas à leur demande ; il leur fit répondre qu'ils ne devaient pas chercher conseil auprès d'un homme, mais s'adresser au Saint-Esprit et attendre que celui-ci lui-même leur ordonnât de venir dans l'Obeland. Il exhorta le commandeur de faire désormais des prédications pour rendre le peuple attentif aux dangers de l'Église, en montrant par des témoignages tirés de l'Écriture comment les chrétiens doivent vivre pendant le schisme. Conrad de Bransberg, vieux et fatigué du monde, revint à la charge ; il voulait que Nicolas lui aidât à se tirer de ses doutes sur les deux papes ; Nicolas se garda encore de se prononcer, se bornant à lui conseiller d'arranger sa vie de manière à être en règle avec Dieu. En 1380 le grand-prieur, qui résidait au *Griine-Warth*, lui fit demander de nouveau, s'il ne pourrait pas renoncer à des fonctions qui lui devenaient de jour en jour plus pénibles ; et Henri de Wolfach voulut savoir comment les Amis de Dieu se comportaient pendant le schisme. Nicolas leur répondit que les Johannites de Strasbourg ne pouvaient pas se régler sur les Amis de Dieu, ceux-ci ayant beaucoup de franchises et n'étant pas pressés par leur évêque ; quant à Conrad de Brunsberg, il peut offrir sa démission au grand-chapitre, et si celui-ci ne l'accepte pas, il doit se retirer dans une maison de l'ordre où ceux qui ont besoin de lui peuvent venir le trouver, sans qu'il soit obligé lui-même de « chevaucher à travers les pays. »

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les projets des Amis de Dieu, les conférences secrètes sur une montagne des Alpes au milieu d'une forêt épaisse, les visions qu'ils crurent avoir, les résolutions qu'ils prirent pour venir au secours de la chrétienté troublée par le schisme et « menacée de la vengeance divine. » Il suffit de dire qu'avant de se décider à se répandre dans le monde pour prêcher la pénitence, ils convinrent d'attendre quelque temps dans un recueillement profond, pour voir si Dieu ne prendrait pas pitié de son Église. Nicolas de Bâle, qui communiqua à Merswin quelques uns de ces faits, lui conseilla de vivre à son tour dans la solitude, de « se donner captif à Dieu », de se bâtir un petit appartement près de l'église de la Trinité et de vivre comme les Amis de Dieu étaient convenus de le faire, c'est-à-dire de ne parler à personne, excepté le mardi et le jeudi après-midi, et de prendre trois fois par semaine la sainte cène. Nicolas, décidé à ne plus correspondre avec personne, dégagea Merswin de son obéissance, et lui conseilla, s'il avait besoin de direction, de se mettre sous celle du commandeur du *Griine-Warth*. En 1380 Merswin se construisit un logement attenant à l'église, avec une fenêtre donnant sur le chœur, afin de n'avoir pas besoin de quitter sa chambre pour entendre la messe ; son ami de l'Oberland lui avait envoyé quelque florins pour l'aider dans cette construction.

Merswin passa dans cette retraite quatorze semaines sans accepter la visite des frères. Puis il les convoqua et leur dit que pendant ce temps il avait joui de plus

de grâces et de joies spirituelles que durant tout le reste de sa vie. Au commencement de février 1382, un dimanche, après avoir communié, il écrivit une leçon pour les frères, destinée à les exhorter à se dépouiller de tout amour-propre, à être humbles et patients, à se soumettre les uns aux autres et tous ensemble à Dieu. Vers Pâques il tomba malade, mais garda toute la liberté de son esprit ; il put même composer un traité édifiant sur la grâce de Dieu et sur les sept dons du Saint-Esprit. Le 30 juin il reçut l'extrême-onction, et mourut le 18 juillet après une agonie pénible. Son corps fut enterré dans le chœur de l'église du *Grüne-Warth* ; son sépulcre et celui de sa seconde femme, avec une peinture morale, représentant la remise de la maison des Johannites, existaient encore en 1633.

Sur son lit de mort, les frères le supplièrent de leur indiquer le messager par lequel il avait correspondu avec son secret ami de l'Oberland, afin qu'ils pussent continuer d'être en rapport avec lui. Il leur dit que ce messager venait de mourir ; ils en furent désolés, « l'huile, dirent-ils, nous manquera pour nos lampes ». Merswin étant mort, ils envoyèrent un chevalier et un jeune bourgeois de Strasbourg à la recherche des Amis de Dieu ; après quatre semaines de courses les deux voyageurs revinrent sans avoir rien découvert. En 1389 ils apprirent par quelques personnes de Fribourg en Brisgau, que Jean de Bolsenheim, prieur des Bénédictins d'Engelberg en Suisse, avait été en relation avec les Amis de Dieu ; Nicolas de Laufen se rendit aussitôt auprès de lui, mais n'apprit également rien. L'année suivante, Henri de Wolfach alla lui-même à leur recherche ; ses efforts furent d'autant plus vains que, par une singulière erreur géographique, il se rendit dans l'Uchtland au lieu d'aller en Argovie, où auraient dû le conduire les suppositions qu'il s'était formées au moyen de quelques indices vagues trouvés dans les lettres de Nicolas de Bâle à Rulmann Merswin. Voyant l'inutilité de toutes leurs recherches, les frères du *Grüne-Warth* furent vivement affligés ; ils se crurent privés de conseils et de lumières, livrés à eux-mêmes « comme des brebis sans pasteur ». Les Amis de Dieu restèrent en vénération parmi eux ; ils ne cessaient de les bénir comme les pères de la maison, ils recommandaient à chaque nouveau venu de demeurer fidèle à leur mémoire, de ne pas oublier leurs leçons. Peut-être si on avait su ce qu'ils avaient voulu et ce qu'ils étaient devenus, on se serait hâté de modifier ces sentiments : ce Nicolas de Bâle qu'on considérait presque comme un saint, ce laïque mystérieux auquel Tauler, Merswin, le grand-prieur d'Allemagne et tant d'autres avaient soumis leur volonté, l'inquisition le fit brûler comme hérétique avec plusieurs de ses compagnons.

Après la mort de Merswin, on trouva dans son appartement un coffret scellé de son cachet. On l'ouvrit le 22 juillet 1382 ; il contenait les manuscrits de ses traités et plusieurs pièces de l'Ami de Dieu. Au moyen de ces documents et des chartes et des bulles relatives à la donation du *Grüne-Warth*, Henri de Wolfach fit écrire l'histoire de la maison par Nicolas de Laufen ; il y fit ajouter des copies des traités de Merswin et de Nicolas de Bâle, ainsi que des chartes et des bulles. Nicolas de Laufen copia aussi les lettres de Nicolas de Bâle, auxquelles il joignit les manuscrits autographes du traité de Merswin sur sa conversion et de celui de l'Ami

de Dieu « sur les cinq hommes » ; il en fit un volume qui dut rester secret⁸. Le 21 janvier 1385 Conrad de Brunsberg ordonna, par un document officiel, que le Mémorial du *Grüne-Warth*, c'est-à-dire l'histoire rédigée par Nicolas de Laufen, avec les documents y ajoutés, resterait sous la garde d'un frère, pour n'être communiqué qu'aux habitants mêmes de la maison ; les administrateurs durent veiller à ce que le volume ne fût pas emporté au-dehors. On en fit une copie ornée de miniatures pour le grand-prieur d'Allemagne ; à chaque renouvellement de ce dignitaire, les administrateurs durent écrire au nouvel élu pour l'inviter à se faire remettre l'exemplaire de son prédécesseur et à le conserver avec le plus grand soin. Le frère Nicolas de Laufen fut chargé en outre de faire un extrait du Mémorial ; il n'y admit que ce qu'il importait aux administrateurs de savoir sur « l'origine et la dignité » de la maison, ainsi que les matières qui pouvaient intéresser les gens pieux, savoir l'histoire de la fondation du *Grüne-Warth* et les chartes qui s'y rapportent, le traité de Merswin sur les quatre années de sa conversion et celui de Nicolas de Bâle « sur les cinq hommes »⁹. Chacun des administrateurs reçut en dépôt un exemplaire de cet extrait, avec la permission de le prêter à des habitants de la ville. Quelques personnes charitables donnèrent, pour le salut de leurs âmes, des sommes pour le faire traduire en latin, afin qu'on pût le communiquer aussi aux savants « n'ayant pas de goût pour les livres en langue allemande ». La traduction fut faite par Jean de Schaftolsheim, qui en 1363, quand il était encore lecteur des Augustins de Strasbourg, vicaire et pénitencier du diocèse, avait fait instamment prier l'Ami de Dieu de « se révéler » à lui ; Nicolas le lui avait refusé, et s'était borné à lui donner, par l'entremise de Merswin, quelques conseils sur la direction de sa vie. Ce même Jean de Schaftolsheim traduisit aussi en latin le livre des neuf rochers, dont le texte allemand fut copié pour l'édification du public.

Après la mort de Rulmann et de Jean Merswin, ils furent remplacés comme administrateurs, le premier par Conrad *zu der Megede*, fondateur de l'hospice dont il sera parlé ci-dessous ; le second par le chevalier Nicolas Zorn dit Lappe. En 1388 Henri Wetzler fut remplacé par le chevalier Nicolas Zorn de Bulach, auquel succéda en 1393 le chevalier Jean de Kageneck, *Hofmeister* de l'évêque ; la même année Nicolas Jung, écuyer, devint le successeur de Conrad *zu der Megede*. Après la mort des trois premiers administrateurs, le maître de l'ordre et le magistrat de Strasbourg élevèrent quelques prétentions qui parurent onéreuses au *Grüne-Warth* et contraires aux statuts de 1371 ; pour mieux engager les administrateurs futurs à défendre les intérêts de la maison, ceux de 1393 firent, le 24 juin, un document public sur le serment qu'en entrant en fonctions devaient prêter leurs successeurs, et par lequel ils promettaient de veiller avec un soin sévère au maintien des règlements et des privilèges de l'établissement.

⁸ Il existe aux archives de la préfecture. Le livre des cinq hommes est le récit de la vie mystique de Nicolas de Bâle et de ses quatre compagnons.

⁹ Il existe plusieurs exemplaires de cet extrait, à la bibliothèque de Strasbourg, aux archives du département et à celles de la ville. Il est désigné communément sous le titre de *Mémorial*.

L'esprit mystique qui régnait an *Grüne-Warth* lui attira de bonne heure les sympathies d'un grand nombre de personnes adonnées à la piété contemplative. Elles se manifestèrent par des dons de tout genre. Dès les premières années on voit des laïques, des prêtres, des béguines faire en faveur de la maison des legs plus ou moins considérables. Un de ces legs caractérise l'esprit du temps. Henri Blanghart, de Laufen, bourgeois de Strasbourg, avait commis un meurtre ; comme expiation on lui imposa un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; arrivé à Avignon, le pénitencier du pape lui fit grâce du reste du voyage, à cause des guerres qui empêchaient les pèlerins de passer outre ; en compensation il lui ordonna de fonder une messe en l'honneur de Saint-Jacques. De retour à Strasbourg, Blanghart ne sachant comment s'y prendre pour exécuter cet ordre, et attaqué de la peste, fit venir le frère Nicolas de Laufen, son ancien commis, et lui remit une somme de 160 *u.*, dont les intérêts devaient servir à l'entretien d'une messe qu'il le pria d'instituer en son nom dans l'église de la Trinité. Le commandeur de la maison de Saint-Jean y consentit, bien que la somme lui parût insuffisante. Après la mort de Blanghart, en 1372, sa veuve Luscha ajouta à son legs 80 livres ; le *Grüne-Warth* s'engagea alors à entretenir un quatrième prêtre, chargé spécialement de la messe nouvelle. Pour la garantie de l'exécution, la maison engagea des biens à trois bourgeois de Strasbourg, qui furent nommés administrateurs de la fondation Blanghart¹⁰. Sur le conseil de Merswin, le capital de 240 livres ne fut pas placé sur hypothèque, mais on l'employa à l'achèvement de l'église et à la construction d'un portique tout autour du jardin, pour servir de promenade en temps de pluie ; on résolut d'entretenir la messe au moyen des revenus ordinaires de la maison. De cette manière une administration spéciale de la fondation Blanghart devint inutile, aussi fut-elle fondue avec celle du *Grüne-Warth* par acte du 4 avril 1388.

En 1378 Henri d'Andlau et sa femme Agnès donnèrent à la maison de Saint-Jean tous leurs biens ; peu après Henri se fit lui-même recevoir dans l'ordre. Deux années après, Conrad *zu der Megede* et sa femme, sachant que le *Grüne-Warth* destiné à servir de retraite à ceux qui voulaient quitter les bruits du monde, et que les frères de Saint-Jean avaient la mission de s'occuper des malades, fondèrent non loin de la maison un hôpital pour douze femmes âgées et pauvres¹¹. Après avoir donné tous leurs biens pour la construction de cet hospice et d'une chapelle qui, le 31 mars 1382, fut dédiée au Saint-Sacrement et à Sainte-Élisabeth de Marbourg, ils se firent recevoir dans « la grande confrérie de l'ordre ». En 1385 le grand-prieur d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, céda au *Grüne-Warth*, qui avait été son séjour de prédilection, diverses rentes ; le 27 mai de l'année suivante, le commandeur Henri de Wolfach lui fit donation de quelques livres qu'il avait achetés à Fribourg, entre autres d'une Bible, de quelques volumes de sermons, d'un traité de Richard de Saint-Victor et d'une partie de la somme de Saint-Thomas d'Aquin. C'est ainsi que commença la belle bibliothèque du *Grüne-Warth* ; Merswin déjà y avait déposé des

¹⁰ Cunon et Guillaume Gürteler et Frédéric Buhssener.

¹¹ KÖNIGSHOFEN, p.405, place la fondation de cet hôpital en l'année 1370.

copies de traités mystiques en langue allemande ; on y ajouta successivement tout ce qu'on put se procurer des ouvrages de maître Eckart, de Tauler, de Suso, de Ruysbrœk. Ce qui reste de cette précieuse collection fait partie aujourd'hui de la bibliothèque de Strasbourg.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire de la maison de Saint-Jean ; bien que ses destinées ultérieures ne manquent pas d'intérêt, elles sont plus connues que l'histoire de son origine ; nous n'avons pas eu d'autre intention que de raconter brièvement la vie du fondateur, et de montrer quelles influences étranges se sont agitées autour du *Grüne-Werth* dans les premières années de son existence.

[Extrait de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », *Revue d'Alsace*, 1856.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010